

Biographie des auteurs morts de faim.

Homère, qu'on appelle le Prince des Poètes, était, sans contredit, le roi des grecs. Il allait de ville en ville, répétant ses vers pour avoir du pain. Je sais qu'après sa mort sept villes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Cela est très-honorable sans doute; mais n'auraient-elles pas mieux fait de se cotiser pour lui faire une petite pension pendant sa vie? Je dis petite, parce qu'Homère n'aurait pas été fort exigeant, et aurait senti qu'on ne pouvait pas lui donner autant qu'à un comédien ou à un gladiateur. Vous serez immortels; mais commencez d'abord par mourir de faim. Voilà la destinée des poètes.

Il semble que, de tous les genres de poésie, l'épopée soit celui qui rapporte le moins. Le Tasse se trouva réduit à un tel état de dénuement qu'il fut obligé d'emprunter un petit écu pour vivre une semaine; il alla tout couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrente, dans le royaume de Naples, pour y visiter une sœur qui y demourait, et, si l'on en croit Voltaire, il n'en obtint aucun secours. Ce poète fait allusion à sa pauvreté dans un joli sonnet qu'il adresse à sa chatte, en la priant de lui prêter l'éclat de ses yeux :

Non avendo candelo per scrivere i suoi versi,
n'ayant point de chandelle pour écrire ses vers.

—Il est vrai que, le lendemain du jour où il mourut, il allait être couronné au Capitole par le pape Grégoire VIII; mais les Juifs de la Lombardie ne lui auraient pas prêté un sou sur sa couronne de laurier.

Milton eut beaucoup de peine à vendre son *Paradis perdu*; enfin le libraire Thompson lui en donna dix livres sterling, en stipulant que la moitié du prix ne serait payable que dans le cas où cet ouvrage aurait une seconde édition.—Ce poème a valu plus de cent mille écus à la famille du libraire....

Le Camoëns avait pour tout revenu une pension de vingt écus que lui faisait le roi Sébastien, à la cour duquel il était obligé de paraître tous les jours.—Le soir, il envoyait un esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les compatriotes de ce poète illustre, l'avait suivi à son retour des Indes et ne voulut jamais l'abandonner. Le Camoëns mourut, si l'on en croit quelques écrivains, dans un hôpital où ses protecteurs eurent la bonté de le faire transporter. La générosité et l'admiration de ses concitoyens éclatèrent après sa mort. On mit cet épitaphe sur son tombeau : *Ci-gît Louis Camoëns, le prince des poètes de son temps.*

Cervantès vécut dans l'indigence. Ses premiers essais ne l'empêchèrent pas d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva. Ses co-

médies, qui eurent le plus grand succès, son admirable *Don Quichotte*, ne purent le tirer de la misère. La cour, où son mérite était bien connu, ne fit rien pour lui. On rapporte que Philippe III, étant un jour sur un balcon de son palais, aperçut un étudiant qui lisait un livre avec la plus grande attention, et qui de temps en temps interrompait sa lecture pour se frapper le front avec des signes extraordinaires de plaisir. "Où jeune homme, dit-il, a perdu la tête, ou il lit *Don Quichotte*." Aussitôt les courtisans coururent vers l'étudiant pour savoir quel livre il lisait, et trouvèrent que la conjecture du roi était juste. C'était sans doute un éloge bien flatteur pour Cervantès; mais il ne fut suivi d'aucun bienfait; et celui qui en était l'objet mourut pauvre comme il avo vécu.

Arliste se plaignoit souvent de sa pauvreté dans ses satires. Il occupait une maison très-petite. Ses amis lui demandant pourquoi, après avoir décrit dans son *Roland* tant de palais somptueux, il avait bâti une maison aussi mesquine, il répondit: "Qu'il était plus facile d'assembler des mots que des pierres."

Il fut cependant gouverneur d'une province de l'Apenin; mais les poètes ne sont pas propres à remplir de grandes places; ils ne savent pas s'enrichir.

L'ingénieux auteur de *Gal Blas*, étranger aux douceurs que procure une aisance honnête, habita longtemps une petite chaumière aux environs de Paris, pendant que ses ouvrages faisaient la fortune des libraires. Si l'on en croit les mémoires du temps, deux particuliers se battirent en duel, après s'être disputé le dernier exemplaire de la seconde édition du *Diable boiteux*. Dans sa vieillesse, Le Sage fut obligé de se retirer, avec sa femme et ses filles, qu'il n'avait pu marier, chez un de ses fils, chanoine de Saint-Omer.

Tristan, auteur de *Marianne*, et d'autres tragédies qui furent toutes représentées avec un grand succès, *passait*, dit Boileau, *l'été sans linge et l'hiver sans manteau*. Il se plaint sans cesse, dans ses vers, de son indigence. Voici l'épithaphe qu'il composa lui-même :

Ebloui de l'éclat de la faveur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine.
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre et t'échai de paraître.
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur.
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Louis XIV demanda un jour à Racine ce qu'il y avait de nouveau dans la littérature; le poète répondit qu'il venait de voir le grand Corneille mourant et manquant de tout, même de bouillon; le roi garda le silence et envoya des secours à Corneille. Quinault vécut fort à son aise; mais il faisait des prologues.